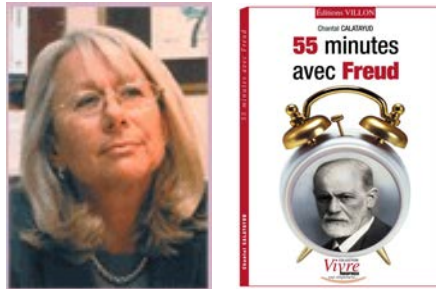




Le livre "55 minutes avec Freud" de Chantal Calatayud

Découvrez gratuitement ici la version numérique téléchargeable !



Chantal Calatayud est psychanalyste, Didacticienne analytique, Directrice de publication de Psychanalyse Magazine (www.psychanalysemagazine.com) et auteur de plusieurs ouvrages.

La psychanalyse pourrait se résumer à envisager cette technique comme permettant de régler toutes les catégories de névrose d'échec. C'est-à-dire dépasser les résistances inconscientes, celles qui empêchent l'être humain d'exister fondamentalement et de se réaliser. Cependant, la pratique de la méthode freudienne est moins simpliste qu'il n'y paraît ou que certains ne l'imaginent...

S'appuyant sur une méthode et une méthodologie rigoureuses, Chantal Calatayud restitue avec précision et professionnalisme, à l'aide d'un cas clinique précis, ce qui se joue et se dénoue dans le transfert et l'espace/temps de la cure psychanalytique.

Bonne lecture...

A la mémoire de ma mère

« Nous donnons le nom de *psychanalyse* au travail qui consiste à ramener jusqu'au conscient du malade les éléments psychiques refoulés ».

Sigmund Freud in « *La technique psychanalytique* »

Prologue

J'ai eu l'immense privilège, le très grand honneur et la chance d'interviewer en 1998 Pierre Rey pour la revue *Psychanalyse Magazine*.

Indépendamment de l'écrivain talentueux que nous connaissons tous, son livre « Une saison chez Lacan », lu et relu une bonne dizaine de fois par moi-même, m'a toujours émerveillée. Outre le style attachant et caractéristique de l'homme, comment a-t-il pu réussir ce tour de force exceptionnel qui consiste à nous faire pénétrer, en toute intimité, dans le bureau d'un psychanalyste ? Sans compter que non seulement il ne s'agit pas de n'importe quel psychanalyste mais que l'auteur nous fait l'humilité de partager, de visiter sa propre analyse avec Jacques Lacan. Et en revisitant les méandres de l'inconscient, de nous donner accès à la théorie freudienne et à ses subtilités. Avec une précision didactique étonnante quant à la restitution du fonctionnement psychologique de l'être humain et de ses réactions. En quelque sorte, du grand art de la transmission... En tant que didacticienne, je me permets de recommander la lecture de ce livre à mes élèves-analystes qui, dans la majeure partie des cas, l'apprécient, finissant même par le consulter comme un ouvrage de quasi référence. Ne serait-ce, disent-ils, que pour bien saisir ce qui se *pass*e et se joue dans le transfert. « Une saison chez Lacan », c'est donc ce type de petit ouvrage qui fait partie des grands, c'est-à-dire de tous ceux qui nous conduisent à comprendre que le hasard n'existe pas. Entre autres.

Depuis longtemps, je savoure donc l'intelligence analytique de Pierre Rey. Dire alors que c'est lui qui m'a donné l'envie, voire qui m'a poussée à vouloir écrire aujourd'hui ce guide pratique – « 55 minutes avec Freud » –, c'est certain. Sans nier pour autant que tout travail d'écriture se fonde sur l'apport de personnes qui nous précèdent et de celles que nous côtoyons, ce qui est de toute façon le cas en ce qui concerne les pages qui vont suivre, professionnellement parlant pour l'essentiel. Ceci étant, et de manière récurrente, je me pose une question : qu'est-ce qui incite certains psychanalystes – qui se disent freudiens – à ne garder leurs analysants en consultation que 35, 40 ou 45 minutes ? Alors que Sigmund Freud, lui, gardait ses propres patients 55 minutes précisément... La réponse ne me concerne pas directement d'ailleurs (quel paradoxe !) puisque j'ai choisi de faire travailler ceux et celles qui sont en analyse avec moi selon la méthode lacanienne des *scansions*. C'est-à-dire des séances à durée variable en fonction d'une méthode et d'une méthodologie spécifiques qu'enseignait et que pratiquait le célèbre disciple de Freud. J'ai surtout le désir maintenant, après de très longues années d'expérience, d'apporter ma pierre à l'édifice de la psychanalyse, soutenue quelque part par la phrase précieuse de Françoise Dolto : *Tout psychanalyste devrait témoigner et écrire...* Signifiait-elle ici que cette discipline malmenée (elle en a fait elle-même les frais !) devrait être racontée, expliquée selon les époques, pour qu'elle n'effraie plus et se pérennise utilement, enfin reconnue à sa juste valeur ? Toujours est-il que c'est comme cela que je l'entends et l'interprète, en espérant que les chapitres que je vous propose de découvrir et d'investir maintenant lèveront, à leur tour, un voile sur une technique qui apprend ou réapprend à regarder du côté de la vie...

Chapitre 1

Psychogenèse

La psychanalyse pourrait se résumer à envisager cette technique comme permettant de régler toutes les catégories de névroses d'échec. C'est-à-dire de *liquider* les résistances inconscientes, celles qui empêchent l'être humain d'exister fondamentalement et de se réaliser. Cependant, la pratique de la méthode freudienne est moins simpliste qu'il n'y paraît ou que certains ne l'imaginent. Je fais allusion ici à ceux qui, plus d'un siècle après la mise en application de la découverte freudienne, croient et affirment que pour être psychanalyste, il suffit de s'être allongé sur un *divan* pendant quelques années ! Cas auquel, si on suit ce raisonnement grotesque et puéril, tout enfant qui a été psychanalysé, ou tout adolescent dans le même cas, serait donc *de facto* psychanalyste ! Malheureusement, des publications qui se veulent sérieuses et bien documentées (sans parler des inepties que l'on peut rencontrer sur certains sites internet) en arrivent à asséner les mêmes propos erronés et réducteurs. Stop aux débilités de ce genre : la psychanalyse est une méthode d'investigation psychique qui nécessite, indépendamment d'une analyse personnelle longue et approfondie pour toute personne se destinant à cette profession, de faire des études poussées, théoriques et pratiques, selon un programme spécifique, constitué notamment d'un apport volumineux de psychologie, de psychopathologie, de linguistique, de philosophie. Le tout allié à une méthodologie qui unit le *pourquoi* et le *comment* d'une situation de blocage. L'efficacité de ce lien singulier aboutit à se débarrasser de ce qui cause la perturbation et la manifestation névrotique quelle qu'elle soit et qui ne nous appartient pas : le fantasme. Et à ne garder que ce qui correspond à sa véritable identité, tout en acceptant ses limites et sa condition du moment. Autrement formulé, il s'agit ici schématiquement de passer du *principe de plaisir* au *principe de réalité*. Nous allons voir comment, grâce à l'objectivation détaillée d'un cas clinique, celui de **Lucie**. Le lecteur pourra suivre ainsi, au fil des chapitres, l'évolution d'une cure psychanalytique, stade par stade, tout en pénétrant dans cet univers méconnu et souvent étonnant.

Chapitre 2

Anamnèse

L'anamnèse est un recueil d'informations auquel procède le psychanalyste lors de l'entretien préliminaire, en règle générale, informations données par le patient et qui seront précieuses dans le déroulement de la cure.

Lucie, âgée de 36 ans, vient en consultation pour des insomnies résistantes depuis le décès de sa fille, Marine, 18 mois, qui a succombé à une cardiopathie il y a un an. Ses insomnies s'accompagnent d'angoisses nocturnes mais elle décrit également un tableau anxieux dans la journée, notamment au moment des repas. Elle m'est adressée par son médecin-traitant.

Sa filiation

– La mère de Lucie, Jacqueline, est issue d'un couple de bon niveau social : son père était proviseur dans un lycée des Bouches-du-Rhône, sa mère a élevé 5 enfants, le couple s'entend bien malgré une infidélité légendaire du père (infidélité n'ayant plus cours aujourd'hui). Jacqueline a fait une fausse couche à 42 ans.

– Le père de Lucie, Jean-Guy, né dans une famille d'agriculteurs corréziens de plusieurs générations, a revêtu le statut de fils unique et l'est resté. Jean-Guy a pourtant eu une sœur aînée de 3 ans, Michelle, décédée d'une malformation cardiaque inopérable à l'époque. Sa mère ne s'en

serait jamais complètement remise.

Son couple

Lucie est mariée depuis 10 ans avec Pierre. Tous deux avaient décidé, d'un commun accord, de ne mettre une grossesse en route qu'une fois qu'ils habiteraient leur villa en projet de construction. Ce qui explique que Marine ne soit arrivée dans le foyer qu'un peu plus de 7 ans après l'union officielle. Le couple n'envisage plus d'avoir d'enfant, redoutant un nouveau décès.

Sa vie professionnelle

Lucie est infirmière libérale comme son mari. Elle dit avoir réellement choisi ce métier, alors que ses parents auraient aimé qu'elle soit enseignante. La médecine l'attirait mais elle a toujours su qu'elle n'avait pas le niveau intellectuel, ajoute-t-elle. Professionnellement, tout va pour le mieux. Mais Lucie semble avoir moins d'enthousiasme auprès de ses patients depuis la mort de son enfant, en particulier lorsqu'il s'agit de pratiquer des soins à de jeunes malades de sexe féminin.

Sa vie sociale

Lucie est plutôt casanière, ce qui convient tout à fait à Pierre. En revanche, elle fait de l'escalade dans un club proche de son domicile. Il lui arrive souvent d'avoir peur mais elle continue tout de même. Depuis le décès de sa fille, Lucie est toutefois moins assidue. En ce qui concerne ses amitiés, Lucie n'a confiance qu'en une seule personne : Virginie, sa meilleure amie depuis le CP. Celle-ci est institutrice et célibataire et habite maintenant Paris.

Ses antécédents médicaux

Lucie a été opérée d'une hernie inguinale droite à l'âge de 6 ans. Elle a connu un épisode anorexique vers 16 ans qui a duré jusqu'à sa majorité.

Ses antécédents médicaux filiaux

- La mère de Lucie a été opérée d'un cancer du sein à 56 ans.
- Le père de Lucie est robuste.
- Aucune information médicale autre n'est livrée.

Ses liens affectifs

Lucie s'entend bien avec ses parents mais à la condition de ne pas les voir trop souvent. Son mari et elle-même déjeunent un dimanche par mois avec eux et chez eux. Le décès de Marine n'a en rien changé cette habitude. Le couple fait à l'identique avec les deux autres parents quinze jours plus tard, chaque mois également. Les repas dominicaux restants sont l'occasion de se préparer un plateau-repas à la maison, pris en tête à tête.

Observation

Une synthèse des éléments fournis par Lucie permet de poser le problème de la façon suivante, après l'avoir articulé au symptôme :

> Dans les deux filiations, on constate que le genre féminin connaît soit des décès par maladie, soit des maladies graves ou des interruptions de grossesse. L'homme, en revanche, est solide.

- Décès de Marine : cardiopathie
- Décès de Michelle : malformation cardiaque
- Hernie inguinale de Lucie
- Épisode anorexique de Lucie
- Fausse couche de Jacqueline
- RAS chez les sujets de genre masculin.

> En recherchant un lien entre les manifestations somatiques féminines, leur objectivation met en exergue :

- un sein nourricier défaillant (cancer du sein et anorexie)
- un affect de mauvaise mère (fausse couche), renforcé par la hernie inguinale qui est une extériorisation du *sac* herniaire (ne parle-t-on pas de *sac* ovulaire ?) proche de l'aîne (la haine ?), donc de l'appareil génital
- un affectif délicat (cardiopathie touchant le cœur, organe ambivalent donnant lieu à une possibilité

de l'envisager comme le symbole de l'amour mais organe, dans ce cas, qui ne « bat pas correctement »).

> L'analyse se concentre :

a) sur une identification névrotique à un fantasme compulsif de mères peu fiables, fantasme ancré dans le transgénérationnel et qui donc se répète comme une « fidélité » à la filiation, tel un code d'appartenance funeste qui a poussé l'inconscient de Lucie à rencontrer un futur mari qui présente à peu près le même symptôme. Ce type d'événement, fréquemment vérifié, a fait dire à Sigmund Freud que les névroses s'attirent et se complètent selon un scénario immuable tant qu'on n'en prend pas conscience...

b) sur une culpabilité refoulée qui pousse l'inconscient de Lucie à se réveiller la nuit (comme sa petite fille pourrait la réveiller si elle était encore en vie) et à être anxieuse au moment des repas (comme pour Marine qui aurait pu connaître des troubles de l'alimentation).

> **L'analyse conclut à une confusion identitaire majeure chez Lucie.**

Chapitre 3

Face-à-face

Une polémique (une de plus !) reste bien ancrée dans l'esprit d'un grand nombre d'individus, polémique largement alimentée par certains psychanalystes eux-mêmes malheureusement, à laquelle la presse – bien mal informée le plus souvent – rajoute son lot d'erreurs, à savoir *divan* ou *face-à-face* ?

Dans son ouvrage, « La technique analytique », Sigmund Freud relate dès les premières pages qu'il sait que certains de ses confrères psychanalystes n'utilisent pas le divan au cours de l'analyse de leurs patients. Avec l'honnêteté intellectuelle et la tolérance qui le caractérisaient, le maître de la psychanalyse ajoute que si ces praticiens officient de la sorte, c'est qu'ils ont leurs raisons légitimes. Pour sa part, ajoute-t-il, il ne pourrait supporter que ses patients fixent leur regard sur lui dix heures par jour... Il est bien évident qu'aujourd'hui, certains professionnels de la psyché – dont je fais partie – ne peuvent faire l'impasse sur le fait qu'il n'est pas possible de ne pas s'interroger sur cette confiance de Freud. J'entends par-là qu'un psychanalyste qui a fait un travail suffisant sur lui ne peut en aucun cas être déstabilisé par le *jeu-je* du regard omniprésent dans le transfert. Ou alors il serait ici question d'un reste de fixation paranoïaque que ne saurait tolérer la profession de psychanalyste. En outre, le fait de certifier, pour quelques-uns, qu'une psychanalyse – *la vraie* comme ils aiment à le répéter – est celle qui se passe en position allongée, le praticien en retrait, ne peut que laisser dubitatif dans la mesure où *une cure analytique est une écoute du langage*. La position de l'analysant ne peut en aucun cas interférer de façon magistrale. Bien sûr, tout peut s'analyser : la gêne de la patiente à qui le psychanalyste demande de *s'allonger* alors qu'elle vient de *filer* son collant ou à cause de ses chaussures boueuses... Peut-être s'en excusera-t-elle en se justifiant ? Mais les réactions inconscientes et conscientes sont absolument identiques en *face-à-face* : l'analysant peut être honteux de son tee-shirt taché ou troué, ou de ses mains salies par une réparation à la hâte de la voiture qui peinait à démarrer. Les rationalisations seront du même ordre. On retrouvera, quoi qu'il en soit, un état de plainte dans les deux cas, qu'il faudra prendre en compte comme étant du registre de la *victimisation*, entre autres. L'inverse, c'est-à-dire une assurance ostentatoire, aura tout autant valeur d'induction. De toute façon, Freud – dans son même livre sur la technique analytique – n'omet pas de préciser que le divan qu'il utilise s'inscrit dans la suite de sa pratique antérieure en hypnose, alors abandonnée. Quant à Pierre Rey nous faisant pénétrer dans le bureau de Jacques Lacan, il confie que durant ses dix années d'analyse, le divan n'est apparu pour lui que comme quelque chose qui s'apparentait à une métaphore, puisque pour sa part – insiste-t-il –, il ne s'y allongeait jamais... Nous faisant comprendre et réaliser, par voie de conséquences, que Jacques Lacan faisait travailler ses analysants en face-à-face. Qui oserait pourtant raisonnablement affirmer que Pierre Rey n'a, de fait, jamais suivi d'analyse ? Qui oserait laisser entendre que Jacques Lacan n'était pas psychanalyste ? Pour ma part, je ne sais comment je

m'y suis prise inconsciemment pour qu'aucun des psychanalystes qui m'ont suivie ne me propose jamais de m'allonger sur leur divan, qui trônait de façon symbolique (sauf chez Paul P.)... Et pourtant, j'ai pu constater (et mon entourage aussi !) que mes névroses ont cédé progressivement la place à une belle acceptation. C'est ainsi que Lucie, dès la fin de l'entretien préliminaire, a accepté de son côté, et après information, de démarrer une psychanalyse avec moi en... face-à-face...

Chapitre 4

Principe de plaisir et identification

Les confusions maternelles de Lucie

Le fœtus vit une période idyllique dans le ventre de sa mère, malgré un processus paradoxalement ambivalent : s'il se trouve dans une sphère quasi hermétique, pendant plus ou moins neuf mois, ce processus – dit de *pare-excitations* – le coupe de la réalité extérieure. Ainsi, ce bébé en devenir ne peut en aucun cas imaginer qu'en dehors de lui, il existe un autre monde. C'est-à-dire que si cette protection psychophysiologique lui permet de se développer dans la majeure partie des cas sans encombre, cet atout *cocooning* fait grandir en lui – déjà – une sorte de toute-puissance fantasmatique. Jusqu'au moment où arrive la naissance qui devient, *de facto*, un véritable traumatisme : l'extériorité que l'enfant reçoit, aussi bien au niveau organique (l'air s'engouffrant avec brutalité dans les poumons non habitués à cet élément) qu'au niveau inconscient, apparaît de l'ordre d'une agression violente.

- Lors de sa première consultation, Lucie parle facilement. À la façon de Carl Gustav Jung, j'utilise un *mot inducteur* à chaque séance, *induction* qui pose de bonnes limites à l'inconscient car celui-ci a besoin d'être égayé dans le transfert pour se sentir en sécurité. Ce *terme inducteur* change à chaque consultation puisqu'il s'inscrit dans le développement psychogénétique de l'analysant selon une chronologie précise. Pour exemple, j'utilise le mot « plaisir » lors du premier entretien. J'introduis ce terme sans que l'analysant ne s'en rende compte consciemment (il n'en est donc pas informé au préalable) et à un moment possible : lorsque l'inconscient donne à entendre qu'il ne projette plus sur l'analyste un maximum de *pulsions de mort*. Entendons ici quand, dans le langage, le patient se centre sur lui, prêt à parler au nom de « je ».

- Lucie semble heureuse ce matin en évoquant la galette des rois partagée avec les membres de son club d'escalade, la veille.

La méthode psychanalytique nécessite de commencer par un travail en lien avec la mère (fantasmatique), puis avec le père (fantasmatique). La méthodologie psychanalytique, elle, correspond à la guidance de cure selon une écoute singulière des propos de l'analysant. Ainsi, très schématiquement, il s'agit pour le psychanalyste de dominer une grille de lecture spécifique à sa profession. Cette grille de lecture travaille bien entendu sur l'inconscient, donc sur le *discours*, que Jacques Lacan distinguait du *langage* conscient. Pour exemple, lors de cette séance, Lucie parle de « galette ». Ce mot a déjà son homonyme familier qui, au sens figuré, signifie « argent », voire « pécule ». Mais « galette » peut encore se décliner phonétiquement en : « gars » – « gale » – « halle » – « hâle » – « halète » – « galet » – « Gallé » (Émile) – « halle » – « allez » – « allée » – « allaite » – « lait » – « laid » – « hais » – « haie » – « ai » – « et » – « êtes » –. Sans compter les liens discursifs que l'on peut faire en inversant ce même mot « galette » ; ainsi : « élague » – « Ella » – « la » – « las » – « là ». Mais les combinaisons phonatoires présentent aussi potentiellement des liens qui peuvent devenir contigus : « étale » – « tag » – « latte » – « **halte** »... Je m'arrête donc ici comme me le suggère mon propre inconscient qui place, sur ma démonstration, un *stop* en tant que limite protectrice pour moi et pour vous, chers lecteurs ! En revanche, si l'on reprend le raisonnement freudien énoncé dans ce chapitre, le psychanalyste se doit d'établir un lien associatif entre *la période d'identification à la mère* et la proposition phonatoire discursive établie par toutes les autres ! « Allaite » devient intéressant, indiquant déjà que cette période de l'existence de Lucie (globalement entre sa naissance et ses deux-trois premiers mois de vie) s'est bien passée. Imaginez l'aspect très positif de ce qui émerge là, précisément, alors que Lucie ne pouvait se vivre

inconsciemment que comme une *mauvaise mère* depuis le décès de Marine.

Sur cette séance, la jeune femme continue à *associer* au nom de la vie. Jusqu'à cet instant magique qui interrompt son flot de paroles, la *scansion* : cette particularité dont se sert l'inconscient pour signaler qu'à ce jour, à cet instant, il n'a plus l'énergie nécessaire pour livrer autre chose ; il ne peut donc pas aller plus loin pour cet entretien. Car Lucie vient de libérer, sans le réaliser tout de suite, le terme « noyer » en me racontant le retour d'une sortie escalade qui avait poussé l'équipe à s'installer dans les rires et dans la bonne humeur sous un *vieux noyer centenaire*... L'interprétation est aisée : Lucie comprend immédiatement que le prénom de « Marine », qu'elle a choisi pour sa fille maintenant disparue, n'était pas le fruit du hasard et qu'une compulsion transgénérationnelle de noyades, certainement « tués », va aussi sûrement commencer à s'arrêter. En outre, son affect de mauvaise mère n'était jamais, fondamentalement, qu'une répétition séculaire du symptôme déguisé de sa filiation. Son *abréaction* est magique : Lucie me dit alors qu'envisager une autre grossesse ne relèverait pas d'une attitude inconséquente dès lors que cette *expulsion* a été faite... Je tiens à préciser que les réactions positives, liées à une libération d'un affect, sont rarement aussi rapidement probantes. Quoique...

La méthode freudienne envisage des rythmes que l'on peut facilement observer chez le nourrisson. Ainsi, et même si l'inconscient ne fonctionne pas selon une horloge biologique immuable d'un individu à un autre, généralement entre 0 et 18 mois, il est possible d'objectiver 7 comportements différents qui traduisent pour le bébé sa bonne évolution psychologique :

> Une période d'identification à la mère comprenant :

- un fantasme d'absorption
- un fantasme d'invasion par le vide
- un fantasme de projection/contrôle
- un fantasme d'engloutissement
- un fantasme d'auto destruction
- la translation (ou découverte de la distance)
- un principe de guérison.

Sur les six étapes qui ont suivi la première séance de Lucie quant au fantasme d'absorption, ses scansions ont été les suivantes :

- ... *Depuis, ma cousine ne me mène plus en « bateau »* (en lien avec le prénom de Marine)
- ... *En lui parlant, je me sens parfois « mal »* (en lien avec les *mâles* qui ne sont jamais malades)
- ... *Je détestais les airs méprisants de ma prof de maths, Madame « Erny »* (en lien avec son hernie inguinale)
- ... *Ma meilleure amie est du signe du « cancer »* (en lien avec le cancer de Jacqueline)
- ... *En Tunisie, je bois du thé ou du café « maure »* (en lien avec la « mort » de Marine)

L'emploi de termes ambivalents qui font sens pour l'inconscient de l'analysant – autrement dit, ceux qui sont *scansionnables* – faisait prononcer à Jacques Lacan sa phrase devenue aujourd'hui célèbre : « Je ne vous le fais pas dire ! »...

Les confusion paternelles de Lucie

La période dite d'identification au père s'étend environ du 18^{ème} au 30^{ème} mois de l'enfant. Si certains courants psychanalytiques le réfutent, le simple fait de regarder le petit d'Homme lors de cette période rend cette hypothèse cohérente. Là encore, 7 attitudes psychologiques sont manifestes. Toutefois, si la mère a su poser une certaine distance, le père saura imposer une différence certaine : la loi. Comme la mère a plutôt dit *oui*, le père dira *non* lorsque la situation l'exigera. C'est ainsi que l'inconscient collectif a une propension à plus facilement pardonner aux femmes qu'aux hommes ! Effectivement, l'inconscient accorde des circonstances atténuantes à la mère : si celle-ci dit *non*, c'est qu'elle ne peut pas dire autre chose (c'est-à-dire *oui* !). Par contre, si le père dit *non*, il ne veut pas faire autrement... D'ailleurs, le passage de l'identification au père peut poser problème à l'inconscient de l'analysant. Car, même si – pour exemple – son histoire a été plus douloureuse avec

son géniteur qu'avec sa génitrice, quoi qu'il en soit, le bât blesse souvent davantage avec ce que Sigmund Freud a nommé le *changement d'objet*. L'*objet* en psychanalyse est à entendre en lieu et place de ce que l'inconscient veut absolument s'approprier, à la différence du *sujet* qui a une autonomie propre, des désirs et des droits légitimes qui ne sont pas contestables. Mais, seule une maturité pulsionnelle suffisante permet de faire le distinguo et de considérer autrui comme individué et libre.

La perception de l'*objet* lors de la phase d'identification à la mère est sphérique : d'une part en raison de la mémoire de la rondeur du ventre maternel, d'autre part parce que non seulement le contour du sein est circulaire mais l'orifice buccal aussi. Sans oublier que chez l'être humain, les orifices oraux sont également sphériques, comme le nez, les oreilles, les yeux. L'anus n'échappe pas à la règle. La zone génitale non plus : si filles et garçons sont sur un plan anatomique différents, il n'en demeure pas moins que pour l'inconscient, l'extrémité de la verge se termine par un *trou* ! Il est d'ailleurs fréquent de pouvoir regarder un petit enfant qui s'applique à mettre son index dans son nombril, sans grand succès de pénétration, ce qui ne manque pas de le laisser dubitatif ! Ce réflexe de recherche d'intromission est d'ailleurs dû au fait que l'inconscient humain connaît deux modes d'auto conservation : l'introjection et la projection. Cette particularité entraîne très vite le fantasme que ce qui est mis à l'intérieur pourra être projeté à l'extérieur mais l'extériorité pourra être, de la même façon, la base d'une introduction. Il n'est qu'à voir également l'enfant dans le bac à sable qui peut ne pas hésiter du tout à introduire des cailloux dans sa bouche... Seule la main n'est pas assimilée à ces mécanismes pulsionnels mais les doigts deviennent alors les vecteurs idéaux pour *faire*. Par la suite, lorsque l'enfant parvient à observer le père ou les hommes, il les envisage comme plus phalliques – ce qui est logique. C'est ainsi que les formes masculines sont représentées dans le psychisme par des éléments plus longs, plus pointus. Cette approximation de l'*objet phallique* découle du fait que l'enfant – même petit – perçoit que le père a une capacité à la préhension plus ferme, plus brutale, donc moins en rondeur. Tout comme son timbre de voix est plus grave et son odeur souvent plus forte... Le phallus prend alors petit à petit des allures oblongues.

- Lucie se dit à l'aise avec la technologie actuelle qu'elle félicite à l'aide de moult exemples imagés. *Sauf les téléphones portables qui, selon elle, ne valent rien...* Elle poursuit, lors de la traversée de cet important *narcissisme primaire* en identification au père : *Ils sont tous nuls...* La scansion porte sur l'ambivalence langagière « nuls » qui, dans un premier temps, la renvoyait à la série littéraire dont elle m'avait parlé vingt minutes auparavant. Mais surtout, sur cette structure psychogénétique, son inconscient tenait à faire *entendre* que l'homme n'existait toujours pas vraiment ! C'est-à-dire que comme la gent masculine de sa filiation ne manifestait pas de somatisation fatale, finalement leur existence était inconsistante...

Sur les six étapes qui ont suivi la première séance de Lucie en identification au père, ses scansions ont été les suivantes :

- ... *Mon mari a un petit « bidon »* (en lien avec la coque vide que représente le père fantasmatique pour Lucie)
- ... *Ma mère m'a donné du confit de « canard »* (en lien avec un mutisme accordé à l'homme en général)
- ... *Il faut toujours qu'il fasse des « salades » (histoires)* (en lien avec l'épisode anorexique de Lucie pendant lequel elle ne se nourrissait que de légumes)
- ... *Dans mon jardin, j'ai enlevé les « nains »* (en lien avec la transparence que l'analysante accordait jusqu'ici à la gent masculine)
- ... *J'ai appelé mon chiot « Tintin »* (en lien avec l'expression populaire qui signifie *privation* : en l'occurrence ici, l'homme est synonyme d'absence)
- ... *Mon père nous a abonnés au « Point »* (en lien avec le signe typographique qui occupe un espace réduit sur la feuille).

Dans ces différentes scansions, on constate combien être attentif à ce que véhiculent le sens propre et le sens figuré est important... Il existe, dans ce mélange de genres volontairement égrenés par l'inconscient du patient, tout le poids des mots qui libèrent alors des maux écrasants à chaque séance. Revenons sur l'ambivalence « Point » : il est bien évident que le langage de Lucie signifiait alors qu'il s'agissait du célèbre journal. Mais aussi de « poing ». Le « point » sur lequel j'ai scansionné cette analysante implicite, de par les jeux confusionnels discursifs, que l'homme était encore tellement insignifiant qu'il ne lui faisait pas peur et qu'il n'y avait donc pas lieu de s'en

préoccuper... L'affect de « mauvais père » tombé, l'inconscient de Lucie a pu alors renforcer sa position de « bonne mère » pour apparaître suffisamment *renarcissisé* pour continuer à affronter la suite de sa cure analytique.

Chapitre 5

Qui suis-je ?

Arrivé à ce stade de son développement psychique, l'enfant a donc constitué, fantasmatiquement, et en quelque sorte, deux identités :

- une identité comme *maman*
- une identité comme *papa*.

Le problème, c'est qu'il est fille *ou* garçon... En outre, il a été confronté jusqu'ici à deux pulsions d'auto-conservation :

- boire/manger
- déféquer.

Inconsciemment, il pressent et ressent maintenant une énergie qui investit la zone génitale. Pour comprendre ce qui se passe et, par réflexe, il cherche à découvrir cette partie de lui-même qu'il méconnaît. Pour ce faire, il utilise son sens du toucher qui, jusqu'à alors, ne lui servait essentiellement qu'à jouer, à saisir ou laisser tomber des objets, portés d'ailleurs le plus souvent à sa bouche. Mais à deux ans et demi, après avoir découvert les notions de *dedans* (avec sa mère) puis de *dehors* (avec son père), il se centre sur sa *corporéité*, sur la surface de son enveloppe corporelle : c'est le moment de la masturbation. Celle-ci lui permet de commencer à identifier *qui il est* selon le genre auquel il appartient.

• Lucie arrive en retard de 15 minutes à sa séance. Cette résistance traduit, par temps dépassé interposé, un transfert négatif. C'est-à-dire le refus pour son inconscient d'avancer. Elle se justifie :

• ... *Depuis ce matin, rien ne va... Non seulement j'ai égaré le stylo que mon mari m'avait offert pour mon anniversaire – je l'ai retrouvé... – mais, avant de partir, impossible de mettre la main sur les papiers de la voiture... Jusqu'au moment où j'en ai eu marre et je suis partie sans papiers...*

Le matériel livré ici est particulièrement parlant, si l'on considère que cette analysante arrive au *stade phallique* de sa cure :

- *le stylo* : forme phallique
- *impossible de mettre la main* : interdit masturbatoire
- *papiers* : identité propre
- *voiture* : contenant/contenu en lien avec sa spécificité corporelle féminine...

La séance est particulièrement courte car la scansion intervient sur « sans papiers », soit « en situation irrégulière ». Mais aussi, de par un jeu inconscient ambigu, « étrangère à la situation » : le traumatisme de Lucie étant essentiellement sa culpabilité par rapport à la mort de Marine, il n'est pas question ici de permettre à l'inconscient de quitter la réalité. Ainsi, et s'il est évident que c'est la cardiopathie de Marine qui a entraîné son décès – et non pas un manque de soins maternels et médicaux de la part de Lucie envers sa fille –, toujours est-il qu'elle était bel et bien la mère de l'enfant et qu'elle le restera tout au long de sa vie et dans sa généalogie.

Cette non-réponse à un *Qui suis-je ?*, implicite en phase phallique, renvoie – selon les travaux de Sigmund Freud – au processus dit d'*annulation rétroactive*. Ce processus peut d'ailleurs intervenir n'importe quand dans la cure psychanalytique et dans la vie. Il s'agit pour l'inconscient d'un mécanisme de régression qui consiste, de façon fantasmatique, à remonter le temps en amont du traumatisme quel qu'il soit – histoire de l'effacer... Indépendamment du fait que ce type de tentatives se révèle impossible au nom de la réalité, bien sûr, on ne peut pas permettre à

l'inconscient de se leurrer, combien même s'agit-il d'un mécanisme intemporel qui fonctionne à l'insu de la conscience : tout sujet doit s'inscrire dans son identité, la traverser telle qu'elle se présente et accepter ce qui n'est pas en son pouvoir de résoudre. Je fais ici allusion à l'énigme que pose la mort et, en particulier, celle qui concerne des individus jeunes, frappés dans toute leur innocence.

Je désire toutefois apporter une précision quant au stade phallique. Grand nombre de psychanalystes freudiens considèrent qu'il s'agit d'un passage que le thérapeute peut faire travailler à son patient en lien direct et étroit avec *le complexe d'Œdipe*. Effectivement, pour le maître de la psychanalyse, beaucoup de subdivisions psychiques se mettent simultanément en place entre 3 et 5 ans, sans chronologie particulière. C'est pour cette raison que l'on peut trouver dans des ouvrages psychanalytiques de référence deux expressions parlantes en tant que synonymes de « Stade phallique » : « Position phallique » ou « Phase phallique » ; ces appellations illustrent le fait que l'inconscient du patient avançant dans la cure, de toute façon la question identitaire s'imposera à un moment ou à un autre comme demandant à être analysée, notamment lorsque les pulsions auront suffisamment mûri. Pour ma part, comme pour beaucoup d'autres psychanalystes, et sans vouloir pour autant créer une schématisation rigide, je trouve important et précieux d'aborder cette période de l'enfance comme un stade à part entière. Autrement dit, entre le 30^{ème} et le 36^{ème} mois du petit d'Homme, la découverte de son sexe commence à l'interpeller. Il serait dommage, à mon sens, que l'analysant ne bénéficie pas d'une mise à plat rigoureuse d'éléments libidinaux affectés qui ont pu entraîner des fixations restées jusqu'ici indélébiles. En ce qui me concerne encore, il y a une autre raison qui fait que j'accorde une importance certaine au stade phallique : le seul exemple de *l'hystérie*. Dans cette manifestation et dans les comportements humains liés à cet état, on retrouve une quasi impossibilité à choisir – donc à renoncer –, la question récurrente de l'hystérique étant « Qui suis-je ? Une femme ou un homme ? ». On retrouve dans cette interrogation (inconsciente bien entendu) une douleur identitaire qui retentit aussi bien sur la sphère affective que sociale. C'est-à-dire une difficulté majeure à se situer dans son trajet corporel, autrement dit à trouver réellement sa place... Et Dieu sait si le fait de liquider cette problématique demeure essentiel. Mais chaque psychanalyste a des raisons légitimes d'envisager le stade phallique à sa manière et loin de moi, de toute façon, l'idée d'imposer ce qui me semble adapté à l'évolution correcte de la cure analytique.

Chapitre 6

Vous avez dit Œdipe ?

Si pour une grande partie du genre humain, le *Complexe d'Œdipe* n'est plus un postulat freudien complètement hermétique aujourd'hui, la fameuse crise d'adolescence se révèle toujours et encore une période particulièrement difficile pour les parents. Car les adultes ne comprennent pas pourquoi leur enfant, jusqu'ici adorable, compréhensif, se révèle soudainement rebelle, insoumis, voire grossier et violent, prenant comme un malin plaisir à vivre de façon anarchique. Il est bien évident que tous les ados ne réagissent pas à l'identique mais plus les fréquentations sont à l'opposé de l'éducation qui a été donnée, plus il est évident que la crise œdipienne est en fait sérieuse. Autrement dit, si un jeune de 16-17 ans est enclin à résoudre psychiquement *son* Œdipe, moins l'agressivité et les recherches de conflits seront au rendez-vous. Très souvent d'ailleurs, cette période est accompagnée d'une mise en échec scolaire soudaine avec cours *séchés*, signature des parents imitée etc. La transgression est majeure mais ces attitudes récalcitrantes sont le reflet pour l'ado de sa difficulté à accepter inconsciemment le rôle protecteur de l'interdit de l'inceste, imposé par le père en particulier. Encore une fois, si un jeune arbore un *look* qui peut mettre mal à l'aise son entourage familial, il faut en déduire qu'il a beaucoup de mal à renoncer à ses élans amoureux infantiles inconscients pour ses géniteurs, ou leurs substituts. Mais il est important de savoir aussi qu'entre 11 ans et 16 ans en moyenne, il s'agit d'une réactivation d'une première phase œdipienne qui s'est déroulée plusieurs années auparavant, entre 3 et 5 ans en règle générale. Cette période passe beaucoup plus inaperçue car les adultes sont sensibles aux attitudes alors affectueuses de la petite fille ou du petit garçon. L'enfant s'impose très présent aux côtés du parent, pouvant demander à aider au ménage, à la cuisine, et même au garage ! Il le sollicite aussi sans cesse pour jouer et la

famille s'en réjouit. Toutefois, l'inconscient parental étant passé enfant par le *tabou de l'inceste*, loi ferme et rigoureuse quant au respect de l'humanité et de ses individus, les parents peuvent en arriver à trouver leur chérubin « collant » et lui demander d'aller jouer plutôt avec ses copains... Ce que l'enfant finit par accepter de faire, d'autant qu'il est à un âge où la scolarité est obligatoire. Il s'ouvre à l'extérieur et pendant globalement 6 ans, il traverse *la période dite de latence*. Il faut cependant savoir aussi que les événements peuvent déjà se dérouler de façon névrotique et résistante, entraînant le plus souvent un échec scolaire avec, notamment, des troubles de l'apprentissage de la lecture. Françoise Dolto en donne une explication simple mais très parlante : le verbe *lire*, conjugué à l'impératif donne *lis* ; ainsi, un enfant aux prises avec des angoisses liées au Complexe d'Œdipe et à la menace de castration du père qui est inhérente, peut entendre *lit*, c'est-à-dire *la couche*. *Le lit* ramenant donc à l'interdit de l'inceste, si une anxiété à ce stade s'avère non dépassée, non résolue, l'inconscient paralysé n'enregistrera pas les moindres consignes nécessaires à la lecture. L'Œdipe est donc épineux pour l'être humain et Sigmund Freud, lui-même, le redoutait dans les propres cures psychanalytiques qu'il conduisait, l'associant à un roc à franchir par le patient et pour le... psychanalyste !

Avec mes analysants, je décline ce très long passage de l'analyse en trois parties :

- – Le refoulement imagoïque.
- – L'intemporalité.
- – La schizure corps/esprit.

A) *Le refoulement imagoïque*

• Lucie se plaint aujourd'hui de son mari :

• ... *Une semaine qu'il devait tondre le gazon... Comme d'habitude, il a remis à plus tard... J'en ai eu marre, j'ai fini par passer la tondeuse...*

Je laisse *passer* cette scansion possible en première composante œdipienne car, même si *la tondeuse* peut renvoyer à une attitude castratrice en lien avec l'appareil utilisé par les coiffeurs, cette ambivalence langagière n'est pas représentative du stade psychogénétique abordé lors de cette séance et compte tenu de l'histoire de l'analysante. Effectivement, l'inconscient de Lucie est arrivé à la reschématisme de la constitution de deux images d'elle-même (comme tout analysant à ce moment de sa cure) : une *imago* maternelle en tant qu'identification à la mère et une *imago* paternelle en tant qu'identification au père. Mais, dans le cas de Lucie, l'image principale qu'elle doit développer, compte tenu du genre auquel elle appartient, est féminine. Elle doit donc accepter inconsciemment le *je* de la mise en sommeil de sa part masculine, dont elle ne se servira plus qu'à bon escient quand nécessaire dans son existence. Prenons un exemple : une femme chef d'entreprise, à la tête d'une équipe de vingt ouvriers, pourra avoir besoin de faire preuve d'autorité au travail. Mais, lorsqu'elle retrouvera son compagnon en rentrant à la maison, sa douceur et sa tendresse devront rester accessibles et omniprésentes.

• Lucie continue à associer librement...

• ... *Je sais que j'ai eu tort, je fais tout son jeu...*

L'analysante hausse progressivement le ton tout en énumérant dans un flot de paroles continues et ininterrompues à en perdre le souffle les « défauts » de son conjoint. Jusqu'au moment où elle ajoute :

• *Je sais que depuis que Marine est morte, Pierre n'a plus goût à rien. Je sais aussi que je n'ai pas à faire les choses à sa place. Mais je suis maniaque et voir mon jardin dans cet état m'est insupportable... Remarquez, je le juge alors que j'ai bien laissé mourir le poisson rouge dans son bocal... Par manque de soins... C'est vrai, il m'énervait à tourner en rond... (rires nerveux)... Je l'avais baptisé Fonfon... Ce n'est pas gentil pour mon mari... J'hésite à vous dire pourquoi... (silence)... Parce que près de chez moi, il y a un restaurant qui s'appelle comme ça, j'y avais dîné il y a longtemps avec mon amoureux de l'époque, Rémi... Il était vendeur dans un magasin d'ameublement : « Le vieux **noyer** »...*

La scansion revêt ici une double fonction : d'une part, *l'arbre* bien sûr mais qui, selon cette ambivalence langagière, renvoie à *noyade*, et d'autre part, à la partie masculine de Lucie qui connaissait jusqu'ici un processus de refoulement névrotique (*le vieux noyé*), que son inconscient avait commencé à libérer – comme nous l'avons vu – quelques séances auparavant.

B) *L'intemporalité*

- Lucie démarre sa séance, sur un ton neutre, en me parlant de l'humoriste Patrick Sébastien. Elle revient sur la disparition de son fils. Elle a vu, dit-elle, une très belle émission de télévision consacrée au père. Elle me précise qu'elle n'a pas été étonnée d'entendre une personne, interviewée dans le cadre de ce reportage, insister sur le fait que Patrick Sébastien était beaucoup plus proche de son fils que ce que certains ne le pensent... Elle égrène ensuite le nom de plusieurs artistes ayant perdu un enfant :

- ... *Michel Serrault, Bernadette Lafont, Jean-Paul Belmondo... Finalement, ajoute Lucie, on les envie tous ces gens-là mais le malheur ne les épargne pas non plus... Ils sont d'ailleurs très courageux car, la plupart d'entre eux, malgré leur deuil, continuent à assurer leur spectacle. Souvent, je pense à tous ces grands noms et ils me donnent la force d'avancer... C'est pour cette raison que je ne risque pas de critiquer la presse people...*

- Lucie développe avec application l'idée philosophique d'une certaine justice chez les humains...
- ... *Dans toutes ces injustices que l'on rencontre sur terre, chez les pauvres ou les riches, les connus ou les inconnus, finalement la misère morale frappe... (silence)... C'est ce que j'expliquais il y a quelques jours à une cousine qui n'était pas d'accord avec ça... Ça m'a énervée dans la mesure où elle n'a ni mari, ni enfant, des parents en bonne santé, de l'argent... Elle est loin des réalités de la vie... Elle se prend d'ailleurs pour une véritable princesse... L'humilité, elle ne connaît pas trop... Je me rends compte du reste qu'elle est de plus en plus dans le « paraître »... C'est sûr même, il y a une **escalade**...*

Du fait du passage psychogénétique traversé alors par l'inconscient de Lucie et *l'escalade* qu'elle pratique en club, je stoppe la séance sur ce terme. L'interprétation devient évidente pour la patiente qui comprend qu'elle laisse chuter à cet instant une espèce de mouvement libidinal dirigé vers le « Haut », se coupant de fait d'un ancrage dont elle a pourtant bien besoin. Son abréaction – c'est-à-dire l'acceptation de l'interprétation – va dans ce sens :

- *Je suis heureuse de lâcher inconsciemment ma tête dans les nuages. D'abord, en aucun cas cette attitude ne pouvait faire revenir Marine et puis, professionnellement, je ne peux pas avoir la tête ailleurs...*

Lucie revit ici son passage œdipien personnel de par la conduite de sa cure analytique et l'abandonne progressivement. C'est une évolution essentielle qui s'impose à ce moment précis de toute psychanalyse car la mémoire est là : chaque enfant étant (donc) soumis à l'interdit de l'inceste, l'inconscient va chercher à vivre malgré tout ses pulsions amoureuses interdites. C'est pour cette raison qu'il *intemporalise* ses scénarios, à son insu encore une fois. Si le rêve permet ce genre d'échappatoire, malgré quelque angoisse de castration pouvant parfois s'infiltrer au point d'engendrer un cauchemar (c'est le cas de ces nuits agitées où les enfants se réveillent en sursaut tandis qu'ils combattaient un monstre !), le jeu – sous l'égide de ce que la psychanalyse nomme *déplacement* – permet aussi cette forme d'état évanescent et virtuel dans lequel tout est possible... Mais il est certain qu'il est difficile d'intégrer la réalité dans de telles conditions. Malheureusement, certains adultes – toujours sous l'emprise de leurs pulsions œdipiennes – peuvent en faire les frais... Les comportements immatures font partie des conséquences liées à ce type de fixations inconscientes. Pour en revenir à Lucie, comme l'exemple pré-cité en témoigne, elle se libère de ses fantasmes d'intemporalité qui, même s'ils concernent ce lien délicat qu'elle garde avec Marine, abritaient aussi jusqu'ici un mécanisme vivace : n'oublions pas que Jean-Guy, le père de Lucie, bien que considéré par ses parents comme fils unique, avait une sœur aînée : Michelle, décédée elle aussi d'une cardiopathie. Ainsi l'inconscient de Lucie entretenait-il – jusqu'à cette séance précise – le fantasme non seulement de faire virtuellement « vivre » Marine mais de lui donner – par là-même – la place de Michelle, la faisant *de facto* vivre également... Autrement dit, Marine était donc bien l'enfant œdipien – fantasmatique bien entendu – « fabriqué » par l'inconscient de Lucie avec Jean-Guy. C'est ainsi que l'intemporalité permet d'obtenir tout aussi inconsciemment ce que la réalité ou

la loi – ici donc l’interdit de l’inceste – n’autorise pas...

C) La schizure corps/esprit

- Lucie est ravie que son mari accepte d’agrandir et de transformer une partie de leur villa en chambres d’hôtes. Oubliés aujourd’hui les reproches qu’elle lui adresse souvent quant au fait qu’il remette systématiquement à plus tard ce qu’il a à faire dans l’entretien de la maison et du jardin. Je le lui rappelle... La réponse ne se fait pas attendre...

- ... *Je ne suis vraiment pas inquiète compte tenu de son nouveau positionnement. D’abord, il y a longtemps qu’on en parle. Mais surtout, quand je vois les idées qu’il a au niveau de la restauration, je me dis qu’il est dans son désir... À une époque, il voulait tout plaquer pour vivre en caravane. J’ai toujours un peu peur de ce type de réactions qui sentent le nomadisme... C’est qu’on peut vite se désocialiser dans la vie ! Là, je suis plus que rassurée. Par exemple, c’est lui qui insiste pour que la première chambre d’hôtes soit prête pour l’été prochain. On en est aux plans mais je sens une impatience fébrile chez mon homme... Et puis, à nous deux, ça avancera vite...*

À ce stade de la cure, on assiste très fréquemment à ce genre d’attitudes optimistes. Tout simplement parce que la période œdipienne donne l’illusion que l’échec est transformable. Il est bien entendu que, potentiellement, c’est le cas mais l’inconscient s’acharne, lors de ce passage psychogénétique, à *schizer*, c’est-à-dire à couper la réalité. Il y parvient en posant un déni sur le lien corps/esprit. Dans la séance actuelle de Lucie, on voit bien qu’elle associe son travail à celui de son mari pour la construction et la réalisation des chambres d’hôtes. Mais on constate également que son engagement reste virtuel : jamais la jeune femme ne précise quelle sera son implication physique lors des travaux. Or, elle n’est vraiment pas bâtie pour casser des cloisons ! Et, de toute façon, elle n’a pas la moindre formation qui lui permette de faire du plâtre, par exemple. Quant à Pierre...

- ... *Mon mari a déjà repeint la maison deux fois... Il a le sens de la déco, même s’il n’est pas toujours appliqué... C’est curieux mais je suis confiante. C’est bien la première fois d’ailleurs, je l’avoue !*

Mais qu’est-ce qui donne soudainement confiance à Lucie ?

- ... *Mon amoureux dévore actuellement toutes les revues qui traitent de bricolage amateur...*

J’insiste sur le fait que la réalisation de chambres d’hôtes nécessite un savoir-faire que ne saurait tolérer le moindre amateurisme. Notamment dans l’installation de la salle de bain...

- ... *Pierre s’est renseigné. Il désire installer une cabine de douche... C’est plus simple, paraît-il, et ça tient moins de place... Pour la plomberie, j’ai oublié de vous dire qu’il se fera aider par un cousin dont c’est la profession. C’est drôle, je suis entrain de refouler son nom... (silence assez long)... Ça m’énerve ça, d’autant que je l’aime beaucoup (long silence)... Toujours est-il qu’il est marrant. Je vous donne juste un exemple : c’est pas un klaxon qu’il a, c’est une sirène...*

La séance est interrompue sur cette superbe ambivalence langagière que constitue le terme *sirène* dans l’histoire de Lucie (et de sa petite fille Marine) mais qui correspond également tout à fait à la structure psychogénétique de la consultation présente, la *sirène* connaissant un clivage – pour le mythe – suffisamment éloquent : mi femme, mi poisson, l’inconscient de cette analysante a toujours besoin d’étayage mais il ressort de ce matériel discursif une confiance en soi, certes un peu maladroite mais qui fait tout de même son chemin... La dimension de responsabilité prend ici une forme intéressante dans la mesure où l’inconscient de la patiente commence à sentir que c’est à lui d’effectuer le travail nécessaire pour *émerger*...

Être à sa place

Qu'on le veuille ou non, l'être humain a une sacrée propension à développer une sorte de *sacrifice du Moi*. Comme toujours, tout s'est joué dans les premières années de l'existence. Ainsi, l'inconscient n'a pas pu saisir psychologiquement la réalité : pour exemple, si une mère est occupée au téléphone par une conversation importante, elle ne va pas interrompre brutalement la conversation parce que son bébé vient de se réveiller de mauvais humeur... Le problème, c'est que celui-ci pourra en être très mécontent. D'une part parce qu'il ressent la nécessité que son *grand objet d'amour* soit à sa disposition quand il le décide (l'empreinte narcissique n'est jamais très loin !), d'autre part une petite angoisse abandonnique rôde qui déclenche les cris du nourrisson. Cet appel au secours, suivi de la venue de la mère quelques minutes plus tard, peut entraîner une véritable colère chez l'enfant qui tardera à se calmer, refusant même de sourire à celle qu'il aime tant... L'inconvénient, c'est que le petit d'Homme s'épuise avec ce type de réactions et, fantasmant punir « l'autre », il se punit *in fine*... Ce processus, appelé en psychanalyse « Renversement dans le contraire » ou encore « Retournement sur la personne propre », peut se retrouver, entre autres, des années plus tard dans la jalousie (même si la jalousie convoque d'autres points de fixation psychogénétiques). Il y a, quoi qu'il en soit, comme une nécessité à *réparer* à la suite de ce genre de comportements névrotiques excessifs. La littérature regorge d'exemples identiques comme c'est le cas du thème « La mégère apprivoisée ». Il existe de toute façon un certain masochisme moral à vouloir détruire l'interlocuteur puisque, encore une fois, l'inconscient retourne le processus contre lui-même et le surmoi, juge implacable, demande réparation... Une perte d'énergie phénoménale s'ensuit...

- Lucie semble épuisée ce matin. Elle est affalée dans le fauteuil, tête baissée, cherchant – comme dans un tic – à enlever des peluches imaginaires sur sa jupe noire...

- ... *Je suis de moins en moins sûre du bon choix de faire des chambres d'hôtes. Pourtant, Pierre assure. Mais, franchement, je ne me vois pas recevoir des étrangers à la maison... D'ailleurs, j'ai dit « étrangers » et je me demande bien pourquoi* (silence)... *Y'a pas d'amour dans ce que je vous dis là. Si c'est pour recevoir des gens fatigués, qui ont besoin de repos, et ne pas être accueillante ou disponible, il vaut mieux renoncer...*

- Lucie se met à pleurer et s'en excuse...

- ... *De toute façon, mon problème n'est pas là. Combien même je gagnerais des millions d'euros au loto, combien même j'achèterais un château avec cet argent, l'essentiel n'y serait pas. Ma fille me manque chaque jour davantage. Je pensais qu'une analyse ça servait à accepter l'absence... C'est de pire en pire... Le week-end dernier, il a fallu que je mette de l'ordre dans mon armoire. Une photo de Marine est **tombée**...*

- « Tombée » = « Tombe » = « Béton » : la scansion s'impose, *signifiant* effectivement que les travaux – et en quelque sorte le *béton* – avaient *hystérisé* l'inconscient de Lucie. Cependant, le projet de chambres d'hôtes, qu'elle allait donc maintenant laisser *tomber*, lui a permis modestement – mais efficacement – de passer à une autre étape de son analyse.

- La séance suivante prend une tournure très différente. Lucie est joviale...

- ... *Les plans d'agrandissement de la maison vont être un peu modifiés : finalement, nous allons louer notre cabinet d'infirmiers en ville (nous avons déjà preneurs !) et nous allons installer notre cabinet libéral dans la nouvelle partie de notre habitation... (silence)... Ce n'est pas une question d'argent, c'est faire profiter notre clientèle d'un environnement agréable et sans le souci du parking... Enfin, vous allez encore me dire qu'il s'agit de rationalisations de ma part et qu'il doit bien y avoir autre chose dans cette nouvelle décision...*

- Lucie baisse la tête et semble chercher une explication analytique, perdue dans ses pensées... Elle reprend...

- ... *Décidément, je ne trouve aucune autre explication à celles que je viens de vous « livrer »... Ça*

me fait tout d'un coup penser que j'avais perdu notre « livret » de famille. Eh bien, vous ne devinez jamais où je l'ai retrouvé... C'est surréaliste. Je l'avais mis dans la boîte à gants de ma voiture. Bien sûr, au conscient, il y a une raison à ce geste. Je revenais de la Mairie où j'avais eu besoin de présenter ce livret de famille. Mais tout de même, de là à le placer dans la boîte à gants... (silence)...

- Je ne pouvais raisonnablement prendre le risque, à ce stade de l'analyse de Lucie, de renvoyer le transfert sur le terme « boîte », bien que de façon populaire, il signifie « cercueil »... L'analysante continue après un temps assez long...

- ... *Ça me fait penser que je ne mets jamais de gants... Je ne prends donc pas souvent de gants... Je ne suis pas la seule dans ce cas ! Je fais allusion ici à mon père qui peut être très castrateur. Pourtant, quand on sait ses infidélités, on n'apprécie guère dans la famille qu'il soit donneur de leçons...*

- Le grand-père de Lucie ayant été proviseur, je la *scansionne* sur « donneur de leçons » et fais l'interprétation dans ce sens... L'abréaction de cette analysante est fort intéressante d'un point de vue psychanalytique...

- ... *Mais j'y pense, mon grand-père conduisait toujours avec des gants ! Il disait qu'il tenait ça de son propre père qui aimait les gants puisqu'il avait été officier de **marine**...*

- On peut rajouter bien sûr que le mot « officier » peut se décliner phonétiquement en « eau-fils-scié », par exemple, ce que je prends soin de noter sur le dossier de Lucie, bien que le lien entre l'eau et un fils (et non pas une fille) me laisse dubitative et perplexe... Quant au phonème « scié », il peut renvoyer, lui, – entre autre possibilité discursive – à « bois »... Qui pourrait, une fois transformé, devenir le verbe « boire » et ainsi, « boire la tasse », ce qui – quoi qu'il en soit – revient à la noyade mais avec cette nouveauté d'un élément mâle en tant que victime dans le transgénérationnel.

- Lucie me relate aujourd'hui sa consultation gynécologique de la veille...

- ... *J'étais sûre que j'avais une mycose...*

- L'inconscient me confirme à cet instant que, jusqu'ici, il n'a livré que la moitié de la réalité : entendons – bien entendu – « mi-cause », c'est-à-dire « causer à moitié » mais avec aussi cette culpabilité jaillissante de par le phonème « cause » (être responsable d'une situation)...

- ... *En fait, rien de rare dans le traitement que le Docteur m'a donné. Mais je ne pense pas que je sois allée le consulter que pour mes champignons, ajoute Lucie énigmatique... (silence)... J'ai remarqué dans son bureau un petit tableau qui n'y était pas auparavant. Comme il était au téléphone, j'ai eu le temps de bien regarder cette peinture. C'était une marine...*

- ... Je laisse *passer* cette ambivalence langagière, trouvant que les compulsions autour du prénom de la fille de cette patiente devenaient un peu trop systématiques, c'est-à-dire symptomatiques. Quand Lucie se met à m'asséner avec une grande agressivité...

- ... *J'ai dit « Marine » et là, vous ne **m'arrêtez pas** !*

- Ce n'est pas sur *Marine*, effectivement, que je choisis de stopper la séance mais sur « Vous ne **m'arrêtez pas** »... Et là, la colère de l'analysante de se transformer en larmes et en abattement » (tel un *acting out* parlant)...

- ... *Je ne vous ai jamais dit que mon grand-père avait été un « collabo » notoire. Et ici, maintenant, je viens de réaliser que les « collabos », parmi leurs odieux méfaits, pour faire avouer des résistants immergeaient leur tête dans un lavabo plein d'eau... Je ne vous ai jamais parlé non plus de mes rites de lavage obsessionnels et je réalise vraiment, aujourd'hui, le lien. En fait, j'étais en confusion totale avec l'histoire de mon aïeul...*

Ainsi, et dans le fragment de cette analyse, pour reprendre le titre d'un ouvrage célèbre de

Donald W. Winnicott, psychanalyste de formation médicale, on constate – une fois encore – que l'évitement ne résout rien. Et surtout qu'il ne peut d'aucune façon que ce soit permettre de prendre sa place... Ce qu'allait enfin, à l'inverse, pouvoir faire Lucie, avec la possibilité nouvelle de sublimer sa souffrance nouée dans le décès de son enfant... Et de continuer « sa » route mais de façon réflexive et non plus émotive sous la primauté de ses affects.

C'est l'arrivée d'une petite fille, Léopoldine, deux ans plus loin, qui conclura le parcours analytique de Lucie. Lucie a tenu à lui donner ce prénom, tout en étant très consciente de l'histoire de Victor Hugo... Nous sommes en novembre 2005...

Épilogue

Léopoldine Hugo, le drame de ce génie littéraire : Léopoldine, jeune mariée, dont la barque chavire alors qu'elle a 20 ans et qu'elle se noie avec son jeune époux, Charles. Ce qui marquera sûrement à jamais sa sœur Adèle qui sombrera dans la psychose, même si la fragilité de son terrain psychologique a joué défavorablement. Mais, en quoi Lucie – avec le choix volontaire de ce prénom pour sa seconde fille – peut-elle faire envisager la fin de son analyse ?

Certains psychanalystes s'y refuseraient sûrement, voyant ici une compulsion de répétition pointer son nez. Ceci étant, l'analysante a anticipé une scansion et une interprétation possible. Autrement formulé, il ne s'agit pas non plus de faire de la psychanalyse un étai supplémentaire. Le risque, dans le cas de cette patiente, serait d'impliciter qu'elle court un nouveau danger du même ordre que la tragédie qu'elle a connue avec son premier enfant. On serait, de fait, quasiment dans la suggestion... Dans le même ordre d'idées, si l'on revisite de nos jours les deux cas célèbres de la Psychanalyse, traités par Sigmund Freud lui-même : « L'homme aux rats », Ernst Lanzer, et « L'homme aux loups », Sergueï Constantinovitch Pankejeff, on peut soulever certaines questions sur la fin de ces deux cures.

La cure d'Ernst Lanzer est répertoriée aujourd'hui comme la réussite et l'aboutissement d'une méthode. Il s'agit d'un homme, élevé dans un milieu juif de la bourgeoisie moyenne viennoise du XIX^{ème} siècle, où la lutte des classes sociales domine. Ce qui engendre des conflits affectifs, sur fond d'amours contrariés, où l'on devine des couples ancillaires et leurs conséquences puisque dans ces filiations règne une psychorigidité solidement ancrée. Militaire de carrière, et trois ans après la mort de son père, Lanzer débute des persécutions obsessionnelles sexuelles dominées par des pulsions de mort irrépressibles. Suicidaire, il est suivi par le docteur Julius Wagner-Jauregg, psychiatre reconnu, qui ne fait pas grand cas des rêves plutôt éveillés de son patient qui manifestent de façon récurrente une impulsion à se présenter à des concours, sans en avoir le niveau et avant la date officielle de l'examen... En 1907, « l'homme aux rats » entend un récit horrible asséné par le capitaine Nemecek, enclin pathologiquement aux châtiments et autres sévices corporels : il s'agit d'un supplice exigeant d'un prisonnier qu'il se mette nu, agenouillé, le dos penché en avant. Sur le postérieur du condamné est installé et ficelé un récipient percé à l'intérieur duquel se trouve un rat affamé. Un fil de fer brûlant est placé et agité dans le pot par un orifice, le rongeur subit des brûlures et est ainsi dirigé vers l'anus de la victime. Le rat pénètre par cette voie anale le torturé. Ce supplice entraîne, irrémédiablement, la mort de l'animal et celle de l'homme qui succombe à des blessures horribles... Ce récit, narré lors d'un exercice militaire, milieu masculin par essence, va avoir un retentissement énorme sur les facultés mentales de Lanzer, déjà bien abîmées... Il devient obsédé par les rats, obsession à laquelle il associe une dette de jeu de son père jamais remboursée. Même si Freud note que son patient évoque ici *l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée*, il en fait une interprétation étonnante : le petit Ernst, à l'âge de 6 ans environ, se serait masturbé et son père l'aurait en quelque sorte *castré* (fantasmatiquement). Bien que Lanzer ait été tout à fait d'accord avec cette interprétation, ne pourrait-on voir d'emblée dans cette forme d'acceptation interprétative un transfert dans lequel le psychanalyste prend la place du père, à plus d'un titre d'ailleurs ? Ce que Freud interprètera ensuite, indirectement, insistant sur le fait que Lanzer, se

libérant grâce à son récit morbide, met à nu son érotisme anal. Mais même si la notion d'argent intervient dans les associations libres de ce patient, n'y verrait-on pas, également, au XXI^{ème} siècle, un déni de l'homosexualité chez Lanzer ?

Pour « L'homme aux loups », on peut – là encore – se poser quelques questions : sa cure analytique n'est pas très longue, de janvier 1910 au mois de juin 1914. Sergueï Pankejeff (1887-1979) est issu d'une famille de la noblesse terrienne russe. Ses parents sont dépressifs et Pierre, son oncle paternel, paranoïaque. Son père et sa sœur Anne se suicideront d'ailleurs... Vers l'âge de 10 ans, le petit Sergueï donne à voir des troubles névrotiques graves. Jeune adulte, il sombre à son tour dans la dépression, au point que le docteur Emil Kraepelin pose un diagnostic de psychose maniaco-dépressive. C'est ainsi que Freud reçoit Pankejeff. Le psychanalyste critique alors vertement les traitements médicaux prescrits à son patient qui souffre, selon lui, d'une famille qui ne supporte pas les alliances unissant amoureusement des individus d'origines sociales différentes. Ce qui était effectivement le cas de Sergueï, épris de Teresa, une roturière. Alors que son précédent psychiatre avait mis en cause médicalement cette liaison, allant jusqu'à l'interdire à Pankejeff afin de maintenir un état psychologique à peu près cohérent, Freud l'incite à épouser la jeune femme ! Le patient lui en est très reconnaissant, se disant guéri. Le maître de la psychanalyse avait entre temps posé un diagnostic très précis : hystérie d'angoisse, convertie en névrose infantile, à la suite du récit d'un rêve que Sergueï avait fait à l'âge de 4 ans : « J'ai rêvé qu'il fait nuit et que je me suis couché dans mon lit. Je sais que c'était l'hiver. Tout à coup la fenêtre s'ouvre d'elle-même et je vois avec grande frayeur que sur le grand noyer devant la fenêtre quelques loups blancs sont assis. Il y en avait six ou sept. Les loups étaient tout blancs et avaient plutôt l'air de renards ou de chiens bergers car ils avaient de grandes queues comme les renards et leurs oreilles étaient dressées comme chez les chiens quand ils font attention à quelque chose. Dans une grande angoisse, manifestement, d'être mangé par les loups, je criai et me réveillai »... Ce sont d'autres souvenirs encore de Pankejeff, en lien avec la sexualité infantile, qui font interpréter la genèse du problème psychologique de Sergueï comme remontant à une *scène primitive*, c'est-à-dire une scène de rapports sexuels de ses parents qu'il aurait vue à l'âge de dix-huit mois.

Pour le psychanalyste et son patient, la cure de celui-ci était donc achevée, les interprétations ayant toutes été validées par Sergueï lui-même. Les années se succédant, au gré notamment des affres de la guerre et de ses conséquences économiques désastreuses, Pankejeff sombre à nouveau dans la dépression. Freud contacté accepte de recevoir son patient (de novembre 1919 à février 1920) : il s'agirait d'une « post-cure » pour liquider définitivement un reliquat transférentiel afin que Pankejeff recouvre une vie normale... Rien ne se passa ainsi : le malade voyait son état s'aggraver. Freud l'envoie alors à Ruth Mack-Brunswick qui diagnostique une paranoïa, diagnostic qui entraînera une scission dans le monde psychanalytique de l'époque. Le cas de « L'homme aux loups » était déjà largement connu de ce milieu professionnel : certains y virent une névrose, d'autres une psychose !

Quoi qu'il en soit, la difficulté reste le transfert. Voire le contre-transfert qui, bien qu'attaqué de façon excessive par quelques courants psychanalytiques, et sans impliquer de mécanisme projectif de la part du professionnel de la psyché, lie – malgré une distance évidente – et relie indissociablement à chaque séance l'analyste et son patient. Le contre-transfert abrite des suggestions phonatoires contenues dans les mots qui peuvent faire écho dans l'histoire du psychanalyste. Seule sa « neutralité bienveillante » reste garante du bien-fondé de ses choix de renvois langagiers aux sonorités précises et déterminées. C'est de la sorte qu'au fil du temps, un accord implicite émerge, laissant ces deux acteurs *sans voix*. Arrive ce moment singulier de la cure où on n'a plus rien à se dire... C'est ici que se situe ce que Gérard Pommier, psychanalyste contemporain, nomme en quelque sorte *le dénouement de l'analyse*. C'est en ce temps libidinal que l'analysé se sépare de ce qui n'était ni lui, ni à lui. Ce qu'est parvenu à réaliser Lucie qui saura permettre à son tour à Léopoldine de s'inscrire, de s'approprier, de vivre son identité et d'évoluer selon ses désirs vrais, sans aucune confusion dommageable avec qui que ce soit...

Août 2008, je reçois une lettre dont je ne connais pas l'écriture...

Lucie m'écrit en s'excusant de la maladresse de son courrier. Elle ne sait pas si on peut écrire à son ancienne psychanalyste mais elle en éprouve le besoin depuis un certain temps. Alors elle le fait.

Lucie et son mari ont choisi de quitter la région peu après la fin de sa cure. Ils sont partis sur Paris après avoir vendu leur cabinet d'infirmiers, vente facile. Pourquoi Paris ? Parce que sa meilleure amie Virginie y habite ? Non, un *pari* me confie – avec un ultime clin d'œil linguistique – cette subtile jeune femme. Mais elle m'écrit surtout pour me dire qu'elle suit maintenant une *analyse didactique* car elle fait des études de psychanalyse. Elle ajoute qu'elle sait que je ne lui répondrai pas et que c'est bien comme ça...